

UNE ENQUÊTE DE KATE KOVACS



**LE
PREDATEUR**

CAROLINE TERRÉE

thriller

À l'amour et au courage de ma mère.

CSU. Trois lettres pour une réalité captivante : celle d'une unité de police confrontée au crime et à ses conséquences humaines. Basé à Vancouver, le CSU est dirigé par Kate Kovacs, un agent du FBI qui se bat également contre ses propres démons.

DANS LA MÊME SÉRIE

Portée disparue
Le Phénix
Le Dragon rouge
Mort blanche
Le Prédateur
Impact
Sacrifices
Équinoxe
*Vortex**
*Fugitifs**
*Démons**
*Loki**

**titres à paraître*

www.seriecsu.com

© 2016, Caroline Terrée, pour le texte et la création graphique
Droits internationaux et audio-visuels : Caroline Terrée
www.carolineteree.com / carolineteree@yahoo.com

ISBN : 979-10-95216-05-6 (édition papier)
ISBN : 979-10-95216-17-9 (édition numérique)

CAROLINE TERRÉE

LE PREDATEUR

CSU #05

LES ENQUÊTES DE KATE KOVACS

PROLOGUE

Elle sort de sa voiture et je ne vois plus rien d'autre. Juste elle sur le point de découvrir ce dont je suis capable.

Je m'avance de quelques pas et je me place entre le profil caréné de son véhicule et le cône de lumière qui descend à pic derrière moi.

Lampadaire n° 1009.

Angle de Comox et de Denman Street.

Un faisceau de particules orange qui a le plus grand mal à se frayer un chemin entre nuit et pluie, mais qui est parfait pour ce que je m'apprête à faire.

La regarder.

Sans qu'elle puisse voir autre chose qu'une silhouette de plus de l'autre côté du carrefour. Réduite à sa plus simple expression : un contour de corps humain rempli de noir.

Je baisse un peu la tête, plus par réflexe que par peur qu'elle me repère, et je me mets à la jauger.

30-35 ans. Cheveux bruns coupés plutôt court. Pantalon sombre et pull à col roulé écru. Mouvements fluides et précis.

Un adversaire intéressant.

Elle se penche sur le siège passager et se redresse, une veste bleue à la main. Puis elle claque la portière et le moment d'intimité que j'avais si soigneusement réussi à créer entre nous explose en mille morceaux.

La lumière des gyrophares se remet à balayer son visage... La tour du Coast Plaza se remet à dominer le quartier...

Et je suis de nouveau entouré d'une foule de badauds qui échangent à voix basse des théories aussi fausses les unes que les autres sur fond de sirènes hurlantes.

Je résiste à l'envie de me replonger dans les ténèbres, de retrouver silence et solitude, et je continue à l'observer.

Je la regarde traverser la rue à grands pas.

Enfiler le coupe-vent qu'elle vient d'attraper sans ralentir d'un iota.

Et je n'ai pas besoin de voir le nom imprimé sur son badge, ou les trois lettres qui se dressent à la verticale sur son dos, pour savoir qui elle est.

SAMEDI 11 JANVIER

1.

COAST PLAZA HOTEL

1763 COMOX STREET

19:11

– Agent Kovacs, CSU.

Les portes de l'ascenseur se referment derrière moi et l'univers du Coast Plaza Hotel, version dernier étage, se révèle dans toute sa splendeur.

Un mélange de couleurs sombres et d'appliques dorées qui frôle l'overdose. Le genre d'endroit qui semble avoir été conçu pour pouvoir tout absorber. D'un bruit de pas trop marqué à un costume-cravate mal accordé.

Je m'avance vers l'officier du VPD¹ posté sur le palier, badge braqué dans sa direction, et j'attends qu'il soulève le ruban jaune de police pour me laisser passer.

– Merci.

Puis je me glisse entre moquette épaisse et papier peint à relief, et je me dirige vers la bulle d'activité qui s'est formée tout au fond d'un des couloirs : un assortiment d'experts scientifiques et d'employés du service

médico-légal, déjà prêts à passer à l'action.

Talkies-walkies grésillant d'instructions.

Visages tendus.

Je repère Keefe en train de me faire signe sur le seuil d'une des chambres, portable collé contre l'oreille, et je traverse le barrage humain qui nous sépare en le voyant raccrocher.

– Qu'est-ce qu'on a ?

Il enfonce le combiné dans la poche arrière de son jean et me tend une paire de gants en latex.

– Largement de quoi justifier qu'on se soit fait mobiliser en plein week-end.

– Nick et Connie sont déjà arrivés ?

– Connie, oui. Nick, pas encore. Il était à Steveston pour la soirée, avec Martha et les mômes. Il ne devrait pas tarder.

Je lève les yeux vers la porte autour de laquelle le périmètre de sécurité a été établi – chambre 3501 – en notant au passage la pancarte DO NOT DISTURB accrochée à la poignée.

– Vous avez déjà commencé ?

– Oui et non. Connie est en train de faire un premier tour d'horizon avec Delgado. Pour le reste, on t'attendait.

– Parfait.

Je balaie de nouveau le couloir du regard, et je remarque les deux officiers en uniforme plantés près d'une sortie de secours.

- Première patrouille arrivée sur les lieux ?
- Affirmatif. Vaughn et Williams. Ils étaient sur Denman Street quand ils ont reçu l'appel du Central. Temps de réponse record. Sur place en moins de trois minutes.
- C'est eux qui ont confirmé le décès ?
- Non. Une équipe médicale du 911, déjà repartie. La température de la victime était de 18 °C. Aucun pouls, cristallin des yeux opacifié... La mort remontait à tellement d'heures qu'ils n'ont pas eu grand-chose à faire.
- Qui a donné l'alerte ?
- L'un des employés de la victime. Bruno Duquesne, expert-comptable. C'est lui qui a découvert le corps et qui a appelé les secours.
- Il est entré dans la chambre ?
- Apparemment.
- On sait comment ?
- Non. Pas encore. C'est la raison pour laquelle on l'a traité jusqu'à présent en tant que témoin *et* suspect potentiel. Il est dans une salle de réunion, deux étages plus bas, gardé par une unité du VPD. Tariq et Larsen ont déjà prélevé sur lui empreintes et échantillons nécessaires.
- Tu l'as vu ?
- Oui, brièvement. Dans les 35-40 ans... Genre cadre dynamique qui doit fumer quarante clopes par jour et dormir trois heures par nuit. Et vu l'état dans lequel il était quand je lui ai parlé, il est soit très bon acteur, soit

complètement traumatisé par ce qui vient de se passer.

– OK.

J'enfile la paire de gants et je fais signe aux responsables des différents services rassemblés derrière moi que je ne serai pas longue.

Puis j'entre dans l'une des chambres d'hôtel les plus luxueuses de la ville. L'endroit où m'attend notre première victime par homicide de l'année.

– Michael Fairbanks. 62 ans. Homme d'affaires.

La voix de Keefe s'ajoute comme une légende au tableau macabre qui me fait face. Et pendant les secondes qui suivent, je ne vois plus qu'une seule chose : la forme inerte qui se découpe devant moi.

Celle d'un homme, assis sur un fauteuil placé devant une immense baie vitrée. Mains attachées dans le dos, tête recouverte d'un sac plastique transparent.

– OK...

Je m'avance un peu plus et j'essaie de bien visualiser la scène avant de m'attaquer aux premiers comptes-rendus de Connie et de Delgado, accroupis tous les deux aux pieds de la victime.

Je commence par étudier la position du corps : visible de dos et de face de là où je me trouve grâce aux reflets qu'il laisse sur la paroi de verre. Aucune trace de sang ou de blessure détectable à l'œil nu. Nuque basculée vers l'arrière. Bouche couverte par un rectangle de ruban adhésif. Traits du visage difficiles à discerner

sous la fine couche de plastique. Et tout autour, assez de meubles en bois massif et de surface en velours pour créer une atmosphère encore plus bourgeoise et plus étouffante que celle du couloir.

Puis je me concentre sur une série de détails bien précis.

Les vêtements que l'homme porte : costume beige en lin et chemise bleu pastel – un peu trop étroits pour sa corpulence à la limite de l'obésité –, auxquels s'ajoutent des chaussures de golf bicolores... Le ruban adhésif qui maintient ses mains attachées entre elles, glissées derrière le dossier, ainsi que les extrémités du sac plastique serrées autour de son cou : gris argent, dans les 4-5 centimètres de largeur... Le cigare à peine entamé écrasé au fond d'un cendrier à côté duquel repose un trousseau de clés de voiture, et la forte odeur de tabac qui plane à travers la pièce... La montre Rolex posée sur une table de chevet entre une bouteille de Scotch à moitié vide et un téléphone portable... Et le sac de voyage et l'attaché-case empilés sur un lit deux places, encore fait.

– Premières hypothèses ?

Je pivote pour bien m'adresser aux trois personnes présentes avec moi dans la pièce, et c'est le médecin légiste qui me répond en premier.

– Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il ne s'agit probablement pas d'une mort par suffocation. Et le décès remonte à au moins vingt heures.

Delgado m'invite à le rejoindre face au corps et tend un bras pour me montrer une série de petits points rouges qui descend le long du cou de la victime.

– Marques classiques laissées par une arme électrique, dite de défense. Au vu de l'écart qui existe entre les points d'impact de chaque paire d'électrodes, je dirais qu'il s'agit d'un modèle plutôt puissant. Dans les 500 000 volts, voire plus. Jusqu'à présent, j'ai compté quatre décharges électriques distinctes, toutes dans la zone de la carotide. Encore impossible de savoir si elles ont été tirées en succession rapide, ou sur un laps de temps plus conséquent. En soi, ce genre d'arme ne peut bien sûr qu'immobiliser une victime pendant quelques minutes après chaque décharge, surtout dans le cas d'un homme de sa corpulence, mais comme tu peux le voir...

Il lève la main et j'enchaîne à sa place :

– Il n'y a aucune trace de buée sur les parois internes du sac plastique...

– Ce qui signifie que M. Fairbanks ne respirait déjà plus quand son agresseur lui a passé le sac sur la tête.

Je regarde la façon dont les extrémités ont été attachées autour du cou.

– Le sac est bien étanche ?

– On dirait... Mais dans tous les cas de figure, notre victime était déjà morte – ou mourante – quand son agresseur a essayé de l'asphyxier.

– Ou de nous faire croire à l'asphyxie.

– Exact.

Il attrape un bloc-notes posé à ses pieds et continue.

– Quant à l'heure présumée de la mort, elle est dans ce cas bien plus facile à établir qu'à l'ordinaire : thermostat de la pièce réglé à 18 °C, rigidité mortuaire en phase décroissante... Sauf coupure de courant ou intervention humaine extérieure entre le décès et l'arrivée des premiers secours, je dirais que notre victime est morte hier soir, entre 22:00 et minuit.

– Tu penses pouvoir nous donner une fourchette encore plus précise ?

– Oui. Une fois que j'aurai examiné le corps à la morgue.

Je me redresse.

– Cause du décès ?

Il hésite.

– Si on exclut la mort par asphyxie, ou suite à toute blessure qu'on pourrait découvrir une fois le corps mis à nu ?

– Oui.

– Je dirais crise cardiaque. Directement ou indirectement provoquée par la série de décharges électriques.

Il balaie la pièce du regard.

– La soixantaine... Cigares... Alcool... Excès de poids... On parle ici de quelqu'un qui cumulait sérieusement les facteurs de risque. Sans compter le stress extrême qu'a dû générer une agression de ce genre.

Je regarde ma montre.

– Tu penses pouvoir transporter le corps d'ici combien de temps ?

– 30-40 minutes. Si c'est OK avec toi... J'aimerais le transférer sans avoir à détacher les liens qui maintiennent ses poignets et les extrémités du sac plastique attachés, afin de pouvoir tout bien examiner en stérile.

– Pas de problème. Appelle-moi si tu découvres quoi que ce soit avant de commencer l'autopsie.

– Je n'y manquerai pas.

– Merci.

Je me tourne vers Connie.

– Du tangible ?

– Oui. Deux empreintes digitales et des traces de sang.

Elle fait glisser une lampe à UV sur les couches de ruban adhésif autour du sac plastique, et deux empreintes se mettent à briller sur la surface gris argent.

Pouce et doigt, espacés d'environ 10 centimètres.

– Ce sont les seules ?

– Oui. Aucune autre pour l'instant sur les parois externes du sac, ou sur les bandes de ruban adhésif autour des poignets. Mais on vient à peine de commencer.

Elle pose la lampe sur le sol et me fait signe de la suivre jusqu'à la salle de bains.

– Quant aux traces de sang, comme tu peux le voir...

Je m'arrête sur le seuil de la pièce.

– Elles sont récentes et peu conséquentes...

Probablement le résultat d'une lacération mineure, ou d'un saignement de nez qui n'a guère duré.

Je compte une vingtaine de gouttes éparpillées sur le sol. Plus deux traînées sur le chambranle de la porte, à environ 1,70 m de hauteur.

– Possible que la victime ait été poussée ? Qu'elle soit tombée contre le montant ?

– Oui, d'autant plus que j'ai prélevé plusieurs cheveux blancs dans les traînées.

– Autre chose ?

– Non, pas pour l'instant.

– OK.

Je repasse dans la pièce principale et je me plante devant Keefe.

– Qu'est-ce qu'on a côté accès ?

– Aucun signe d'entrée par effraction. La porte était entrouverte quand Vaughn et Williams sont arrivés, mais le boîtier de sécurité ne semble pas avoir été forcé. Quant à la baie vitrée, hormis bien sûr le fait qu'on est au 35e étage... elle était verrouillée de l'intérieur, avec clé qui dépassait de la serrure.

– S'il te plaît, dis-moi que l'hôtel a bien un système de vidéosurveillance...

– Affirmatif. J'ai déjà contacté les deux personnes qui s'en occupent.

Il vérifie ses notes.

– Leslie Singh, le responsable de la sécurité de l'hôtel, et Dante Salomon, de celle du parking. Je leur ai

demandé de nous préparer tous les enregistrements vidéo qu'ils pourraient avoir à leur disposition et de rester sur place afin que tu puisses leur parler dès que possible. J'ai aussi demandé à un officier du VPD de filmer la foule de badauds rassemblés à l'extérieur, et de nous faire une liste de toutes les caméras de vidéosurveillance qui pourraient se trouver autour du bâtiment : feux de circulation, commerces, distributeurs de billets, etc.

– Parfait.

– Quant à la raison pour laquelle notre victime a été tuée et peut-être torturée...

Il tend le bras vers la montre posée sur une des tables de chevet et continue.

– Je pense qu'on peut éliminer la théorie du cambriolage qui a mal tourné, et pas seulement à cause de la Rolex.

Il plonge la main dans l'attaché-case posé sur le lit et en sort une série de documents.

– Inutile de préciser que Michael Fairbanks ne faisait pas partie des couches sociales les plus démunies de notre société...

Il étale le contenu d'un portefeuille et plusieurs pièces d'identité sur le dessus-de-lit.

– Collection impressionnante de cartes de crédit, environ 2 000 dollars canadiens en liquide, et une série de reçus dont chacun des montants dépasse largement celui de mon salaire mensuel.

Il me tend la souche d'une carte d'embarquement.
– À en croire ça, Michael Fairbanks venait juste d'arriver à Vancouver par avion quand il a été attaqué.
Je lis la série d'informations imprimées sur le rectangle de papier.

FAIRBANKS/M. MR
FIRST CLASS
YYZ-YVR
FLIGHT AC 149
10 JAN 20:05
SEAT 02A

Puis je regarde les deux autocollants superposés à l'arrière.

– Il avait *deux* bagages en soute ?
– Oui. Et c'est le principal hic pour l'instant... Parce qu'on n'en a retrouvé qu'un...

Il me montre l'étiquette accrochée sur le sac de voyage : un autocollant de bagage en soute frappé du logo Air Canada. « AC 293819 », suivi par un code-barres.

Même vol : Toronto-Vancouver.

Je compare le numéro de référence avec ceux que j'ai entre les doigts.

– Le « AC 293818 » est manquant...
– Affirmatif. En tout cas, on ne l'a pas retrouvé dans la chambre.

– L'attaché-case n'avait pas d'étiquette ?

– Non. Et vu ce qu'il contenait – un ordinateur portable et des dossiers, en plus du portefeuille que je viens de te montrer –, je doute que M. Fairbanks ait voulu le mettre en soute. C'est en toute vraisemblance un sac qu'il a gardé avec lui, en cabine.

Je repense aux clés de voiture qui se trouvaient près du cendrier.

– Ce sont les siennes ?

Je tends un bras vers le trousseau.

– Pas encore eu le temps de vérifier. Mais si c'est le cas, possible que le sac manquant se trouve à l'intérieur du véhicule en question.

– Tu peux demander à Nick de s'en occuper dès qu'il arrive ?

– Pas de problème.

Je replace la carte d'embarquement sur le lit et j'attrape le permis de conduire posé à côté du sac de voyage. Une pièce d'identité qui me permet de voir le visage de notre victime pour la première fois.

Cheveux blancs.

Yeux perçants.

Un vague sourire satisfait sur le visage.

– Qu'est-ce qu'on sait d'autre sur lui ?

Keefe feuillette les pages de son carnet avant de me répondre.

– Propriétaire d'un empire immobilier – Fairbanks Development – qui a des agences à travers le Canada.

Résidence principale à Toronto. Louait cette chambre au mois depuis environ un an et faisait l'aller-retour entre Toronto et Vancouver en avion tous les vendredis et lundis soir. Divorcé. Pas d'enfant. Deux ex-femmes dont les âges additionnés sont inférieurs au sien.

– Et sur Duquesne ?

– Marié, deux enfants, originaire du Québec. Douze ans de boîte chez Fairbanks Development. Employé modèle sur le papier.

– Tu peux faire, dès que possible, des recherches sur les comptes et les clients de Fairbanks Development ?

– Déjà sur ma liste.

Je regarde l'attaché-case et le téléphone de la victime.

– J'aimerais aussi que tu éjectes le disque dur de son ordinateur et la carte SIM de son portable pour étudier ce qu'ils contiennent, sans gêner le travail de Connie.

– En priorité ?

– Oui. Mais assure-toi d'abord qu'on a bien tous les enregistrements vidéo pour hier soir, et vois si tu peux les faire visionner par Craig, ou quelqu'un d'autre au labo audio-vidéo. Sinon, fais ça en premier.

– OK.

Je vérifie que Connie et Delgado n'ont rien à ajouter et, alors que je m'apprête à sortir de la pièce pour aller interroger notre principal « témoin », je repense brusquement à un détail.

Je lève les yeux vers la salle de bains et je me tourne vers Keefe.

– Les lumières étaient allumées quand Vaughn et Williams sont arrivés ?

Il vérifie des notes.

– Oui. Néon dans la salle de bains. Lampes de chevet et plafonnier dans la pièce principale.

– Vous n'avez rien déplacé ?

– Non.

Je me plante devant la baie vitrée.

– On peut éteindre toutes les lumières pendant deux secondes ?

Keefe et Connie s'exécutent, et une fois la chambre plongée dans le noir complet, la paroi de verre change complètement de fonction.

Elle ne reflète plus ce qui se passe à l'intérieur de la pièce comme elle le faisait jusqu'à présent, mais la vue à couper le souffle qui s'étend à l'extérieur : un parterre de rues et de fenêtres allumées, encadré par la masse sombre du Pacifique et les cimes du North Shore.

Et je ne peux m'empêcher de penser que notre victime n'a probablement pas été ligotée à cet endroit précis par accident... Mais qu'elle s'est retrouvée entre les mains d'une, ou de plusieurs personnes, qui ne voulaient pas juste la tuer, mais qu'elle puisse aussi se voir mourir.

DANS LA MÊME SÉRIE

CSU #01 - PORTÉE DISPARUE

CSU #02 - LE PHÉNIX

CSU #03 - LE DRAGON ROUGE

CSU #04 - MORT BLANCHE

CSU #05 - LE PRÉDATEUR

CSU #06 - IMPACT

CSU #07 - SACRIFICES

CSU #08 - ÉQUINOXE

CSU #09 - VORTEX*

CSU #10 - FUGITIFS*

CSU #11 - DÉMONS*

CSU #12 - LOKI*

**titres à paraître*

www.seriecsu.com